

« pathologie » qui se construit et que l'on ne peut plus ignorer à la lecture de l'ouvrage de Thomas Amadieu. Il n'y a cependant nulle fatalité dans les propos de l'auteur. Des solutions existent, des décisions doivent être prises. Reste à savoir si l'intérêt d'un marché l'emportera sur la santé publique et morale d'une population victime d'une épidémie fabriquée et volontairement entretenue.

GRÉGORY LAMBRETTE

## Pouvoir faire un beau travail, une revendication professionnelle

Jean-Philippe Bouilloux

Toulouse, érès, 2023, 214 p.

Derrière un titre qui annonce une revendication salariale de moins en moins entendue et pourtant bien présente, voilà un ouvrage d'une grande originalité qui ne dépareille pas dans la fameuse collection « Sociologie clinique » dirigée par Vincent de Gaulejac. L'ouvrage présente en exergue une courte anecdote rapportée par Simone de Beauvoir, interrogée par une remarque de Sartre qui la rend perplexe, une conversation entre Jean-Paul Sartre et son ami Pagniez, sur une route surplombant la Seine, la nuit. Les usines de Grand-Couronne sont illuminées. « C'est beau ! » dit Pagniez. Le philosophe répond avec indifférence : « Ce sont des usines où des types font du travail de nuit. » Tout au long de ces pages et à la suite de Beauvoir, qui, ici, se fait mémorialiste, Jean-Philippe Bouilloux approfondit la représentation du travail et la place qu'il a dans nos vies.

Le livre se présente comme une enquête sur les sens oubliés du travail. Et si cette question de beauté à laquelle Sartre est si peu sensible traduisait ou trahissait une « dimension cachée » qu'il faudrait essayer

de rejoindre, au bout d'une enquête qui n'ait pas peur d'utiliser la méthode sociologique ou tout au moins la démarche rigoureuse ? Qu'attend l'homme de cette activité ? Car apparemment il en attend beaucoup au-delà d'une recherche de revenu, d'un statut social ou de liens plus riches avec autrui.

D'ailleurs, il se peut que l'héritage marxiste, dans son instance sur la question sociale et la plus-value, ait conduit à une représentation biaisée de la question. « On a tout d'abord une tradition [...] qui ne voit dans le travail de l'artisan que ses dimensions économiques et ses implications sociales et oppose l'aliénation de l'ouvrier à la liberté de l'artiste, ce qui induit une rationalisation du rapport au travail : au travail la Raison, à l'art les questions esthétiques » (p. 140). Quant à Lénine, on a peine à imaginer qu'il fut un lecteur enthousiaste de Frederick Winslow Taylor (1856-1915) et de son organisation scientifique du travail (OST) : « La République des Soviets, déclare-t-il de façon triomphaliste, doit faire sien ce que coûte les conquêtes de la science et de la technique dans ce domaine » (p. 98).

Le « beau travail », ce n'est pas seulement ce qu'on appelle « la belle ouvrage », ajoute le sociologue, ce n'est pas uniquement un bel objet, « cela peut être aussi quelque chose réalisé selon les règles, un travail de qualité reconnu par ses pairs comme étant de valeur » (p. 61).

Un récit de Primo Levi dans son livre *Si c'est un homme* (1947) est à cet égard riche de significations dans la situation d'Auschwitz. Il nous raconte le comportement d'un maçon italien – personnage qui lui a sauvé la vie – lorsqu'il se voit confronté à un travail imposé par les Allemands. Il s'agit de monter un mur et le maçon l'exécute droit et solide, faisant de ce travail une question de dignité. « Le travail bien fait est un ethos,

une identité, et aussi une source de dignité, dans l'océan d'indignité qu'est le camp ; il s'agit donc chez l'exécutant d'opposer la connaissance professionnelle du maçon à la sauvagerie de ses commanditaires dans un renversement dialectique [...] de résister à la violence ambiante et prouver que tout ce qui a de la valeur par ailleurs n'a pas été aboli par la barbarie du lieu » (p. 63).

De fait, on comprend mieux la dimension de « travail empêché » développée par Yves Clot, lequel montre comment se crée une spirale négative aboutissant chez le travailleur à une dramatique dépréciation de soi. Qu'on en juge par cet extrait du rapport principal du procès France Télécom (2000) cité par l'auteur : « [...] ils ne font pas ce qu'ils auraient voulu faire, ils sont insatisfaits de leur travail, ils ne se reconnaissent pas dans leur travail, ils sont empêchés d'être fiers de leur travail, d'y trouver du plaisir. »

Des auteurs tels que Christophe Dejours sont allés jusqu'à évoquer une *souffrance esthétique*, le pendant de la *souffrance éthique* qu'on trouve dans des situations où le salarié doit « poser des actes qu'il réproouve moralement », se faisant complice d'une trahison de la confiance que tel ou tel client met dans tel produit ou telle prestation.

L'ouvrage détaille et illustre encore la question esthétique à travers des exemples fameux cueillis dans l'histoire. On y retrouve Hannah Arendt aux côtés de Simone Weil, de Charles Péguy, de Nicolas Hayek, de Platon et de François Jullien. Pour illustrer le travail artisanal à la Renaissance, c'est le nom de Benvenuto Cellini qui apparaît. L'énumération des compétences qu'engage l'artiste dans le travail de moulage d'une statue, décrit de façon minutieuse, tant dans le domaine de la conception que de l'exécution (dessin, gravure, sertissage,

production de la fonte, connaissances des bois de chauffage et des fourneaux), donne à rêver. Ce genre de compétence de l'artisan, qui, tel Michel-Ange, est sculpteur, peintre, architecte, entrepreneur, technicien et poète, pourrait aujourd'hui nous renvoyer à un paradis perdu dont quelques gens de métier ont encore gardé l'esprit, tels les facteurs d'orgues de Matthew Crawford dans son *Éloge du carburateur* (2016). Désormais, au contraire, la mécanisation, puis la digitalisation ont dégradé le statut du travail qui devient bien souvent une corvée de manœuvre. L'esthétique disparaît peu à peu de la scène. Sus aux ornements inutiles (belle analyse de l'auteur sur l'histoire des ornements dans la création, jusqu'à quelques résistants comme Steve Job et sa société Apple) ! Sus à l'ouvrier trop attaché à sa création, se perdant à sa tâche et y passant trop de temps ! L'auteur donne des pistes pour comprendre comment le « travail en miettes » – pour reprendre Georges Friedman (1964) –, à partir de la séparation de plus en plus radicale entre conception et réalisation, rend nécessaires les bureaux de contrôle (p. 82). C'est ainsi que ces organismes de vérification ne devraient leur multiplication actuelle qu'au déclin des « corporations » (qui veillaient à la qualité à partir de la compétence et de la qualification de leurs membres) et au manque de confiance prêtée de nos jours aux gens de métiers. Aussi bien, le « beau geste est un geste de résistance », nous dit l'auteur.

Un détour par l'esthétique au fil des âges, à travers Vitruve, Le Corbusier, l'esthétique moderne et contemporaine, permet des développements pleins de subtilité sur une idée trop longtemps laissée en friche par le monde capitaliste et son besoin d'uniformité. Il arrive même que l'esthétique devienne imposante, monumentale, pour

des raisons idéologiques, et dissimule une pensée totalitaire.

En conclusion, on finira par se demander avec l'auteur si la question récurrente du « besoin de sens » dans nos « sociétés d'insignifiance » (pour parler comme Cornelius Castoriadis) ne recouvre pas un besoin du « beau ». Nous avons besoin d'institutions suffisamment bonnes et de conditions de travail suffisamment belles. Seuls quelques grands entrepreneurs l'ont bien compris et en ont tiré une fortune. Cette affirmation concluant le livre prend d'autant plus de force que l'auteur, en authentique sociologue, a su nous captiver par son enquête excluant tout sentimentalisme, toute velléité d'un retour romantique et radical à des valeurs anciennes, « parole perdue » des ouvriers, qui pourraient être sacralisées pour de mauvaises raisons.

JEAN-FRANÇOIS GOMEZ

## **Inclusion et handicap mental et psychique**

### **Le rôle des établissements et services sociaux et médico-sociaux**

*Gérard Zribi*

Rennes, Presses de l'EHESP, 2023

(1<sup>re</sup> éd. 2021), 156 p.

Voici un ouvrage qui extrait l'inclusion de sa gangue dogmatique. Son auteur, Gérard Zribi, œuvre depuis de nombreuses années dans le champ du handicap mental et psychique depuis différentes places : éducateur spécialisé, directeur d'ESAT et de foyers d'hébergement, directeur général d'association, conseiller ministériel, fondateur et président d'ANDICAT, l'association qui regroupe les cadres de direction des ESAT, enseignant à l'EHESP... Il est l'auteur de nombreux ouvrages de référence où il s'attache à situer et contextualiser de façon rigoureuse les termes des débats

qui animent le secteur depuis l'origine de la « désinstitutionnalisation » au milieu des années 1970. Il y développe une approche qui soutient une démarche émancipatrice pour les personnes accompagnées dans les structures médico-sociales. Ainsi, quand il reprend et actualise en 2023 ce livre paru en 2021, il sait de quoi il parle et d'où il parle.

Venons-en au livre.

Après avoir passé en revue l'histoire du secteur, depuis la désinstitutionnalisation des années 1970 jusqu'à la conception actuelle qui introduit les termes d'inclusion et de société inclusive, l'auteur rappelle que « l'inclusion se fonde, fondamentalement, sur l'accès optimal de chacun aux droits de tous, c'est-à-dire de bénéficier d'une éducation, de la scolarisation, d'une formation, d'une occupation sociale ou d'un emploi valorisé, ou encore d'un habitat adapté. Ce n'est donc pas le lieu où s'exercent ces droits qui est prédominant ; c'est la construction d'un éventail de réponses protégées, assistées, semi-intégrées, accompagnées ou ordinaires qui permettra de bénéficier des droits fondamentaux, et toutes les fois que possible, de choix d'existence ».

Dans cette perspective l'ouvrage repose clairement en ouverture les enjeux des choix politiques et de l'orientation des pratiques au regard :

- d'un repérage de l'évolution des représentations et des conceptions scientifiques concernant les handicaps liés aux déficiences intellectuelles, aux handicaps psychiques, aux troubles du spectre autistique et au polyhandicap ;
- d'un rappel de l'histoire et de l'évolution des établissements d'accueil vers l'ouverture sur l'environnement et la participation sociale des personnes accompagnées, ainsi que sur l'accroissement permanent des